

## Paroles d'aînée

« J'ai fêté il y a peu mes 97 ans. J'ai l'impression qu'hier encore j'étais cette timide jeune fille à l'orée de sa vie... Et me voilà toute vermoulue... Dieu que ça file ! On dit que l'essentiel est d'avoir la santé, c'est vrai mais je trouve que la vie perd un peu de sa saveur comme ce potage que l'on nous sert ici. Entre les soins et les repas, mes journées s'étirent mollement ; les pulsations du monde me parviennent via la télévision que je regarde d'un air distrait car ce sont surtout mes souvenirs qui me tiennent compagnie.

À la mort de mon mari, mes enfants ont décrété que j'irais dans un Ehpad. La décision bien sûr était sans appel. La transplantation a été rude car être *assignée à résidence* ne me plaît guère mais on ne pèse pas lourd quand on est vieux ! J'ai donc atterri là, *Au bois des Palombes*. Je vois peu mes enfants qui sont trop occupés ; leur travail au bureau les épuise, disent-ils et cela me fait sourire car les temps étaient autrement plus durs jadis.

Voyez ma grand-mère Marceline par exemple, elle était lavandière. Chaque semaine, elle partait en barque sur l'Eau Blanche porter le linge propre aux gens de bonne famille. Le dos courbé, les mains déformées par l'arthrose, elle s'échinait vaille que vaille au lavoir sur les culottes percées et les chemises à dentelles. En 1900, elle a rencontré Justin mon grand-père qui travaillait à l'usine de carton du Coquillat car la vigne allait mal.

Lorsque le Covid a débarqué par ici, on a bien cru à l'Apocalypse ! Mais je ne suis pas née de la dernière pluie ! Yvonne ma mère m'avait raconté la grippe espagnole, elle semblait bien plus terrifiante que cet imprononçable « Sars-Cov-2 » ! À 17 ans, elle était partie à Saint-Morillon pour apprendre le métier de panseuse auprès du docteur Bergonié qui soignait les Poilus criblés d'éclats d'obus. Je peux vous dire que c'était une autre chanson ! Le seul masque qu'ils avaient en ce temps-là, c'était pour se protéger du gaz moutarde ! Alors, vous pensez, le vaccin même à des doses de cheval, cela ne m'impressionne pas !

Il n'empêche, les premiers mois du Coronavirus, cela nous a fait tout drôle d'être cloîtrés ainsi. Depuis mon veuvage, j'ai apprivoisé la solitude mais certains pensionnaires ici en seraient presque morts de chagrin. Aux informations, on voyait des familles inconsolables qui ne pouvaient se rendre au chevet de leurs proches ; les cercueils s'entassaient alors dans de sinistres entrepôts. Beaucoup de trépassés doivent encore se retourner dans leur tombe d'avoir été délaissés ainsi !

Oui, quelque chose clochait en ce printemps radieux 2020, une drôle d'atmosphère plombait les rues désertes. Des relents de guerre revenaient en mémoire : le couvre-feu, les laissez-passer, les pillages dans les magasins. Certains dénonçaient leurs voisins qui faisaient la

« bamboche » sans parler du marché noir : masques FFP2, attestations de complaisance et plus tard, faux pass sanitaires. Quand j'étais jeune fille, j'en ai connu de sinistres couvre-feux et lorsqu'un Résistant posait une bombe ou qu'une cache de juifs était découverte, les représailles allemandes étaient terribles, croyez-moi !

Au bord de l'épuisement, médecins et infirmières ont été soumis à rude épreuve avec tous ces variants qui mutaient. Pendant ce temps-là, les experts péroraient à la télé en nous donnant le tournis avec leurs statistiques. Au début, les gens avaient pris l'habitude de rendre hommage aux soignants. Deux ans plus tard, les mêmes qu'on encensait étaient traités de nazis par des fous furieux épris de liberté défilant avec l'étoile juive ! Les bras m'en tombent ! Je les ai vues de près moi ces étoiles, la plupart sont parties en fumée...

Non, j'avoue être dépassée par le monde actuel. Ma fille Monique se remet à peine d'un « burnaoutt » comme elle dit. Figurez-vous qu'elle s'est épuisée *toute seule* en télétravaillant durant l'épidémie car on la sollicitait de trop et les moyens du bord étaient ridiculement insuffisants. Quant à mon petit-fils, le Covid a eu raison de ses études. Il n'en pouvait plus de rester claquemuré dans sa chambre universitaire de 9 m<sup>2</sup> à visionner tant bien que mal des cours indigestes : il est parti dans les vignes pour travailler à l'air libre. Beaucoup de ses copains de fac ont fini par déprimer à ce moment-là : pas de relations sociales, pas de vrais cours, pas de petits boulots pour joindre les deux bouts. Les jours de distribution de colis alimentaires, les malheureux se résignaient à faire la queue sur le campus. On dira ce qu'on voudra, les étudiants ont payé cette crise au prix fort : leur jeunesse a été sacrifiée pour les anciens que nous sommes.

Le gagne-pain, voyez-vous, ça a toujours été primordial. Lorsque le phylloxéra s'est abattu par ici, mes aïeux ne mangeaient pas non plus à leur faim : de la bouillie de maïs, quelques légumes cultivés dans les « joualles », des poissons de l'estey, les jours fastes, voilà tout. Les hommes allaient quémander du travail au port où étaient acheminés les barriques, les billes de pins et les fûts de vin ou de résine. Ils tentaient leurs chances alentours dans les moulins qui broyaient la farine ou alimentaient les forges, dans les tanneries ou les scieries. Certains proposaient leurs bras comme vachers ou ouvriers agricoles auprès des maraîchers de Cadaujac qui approvisionnaient les Capucins. Les tonneliers et les cercliers travaillaient aux ordres des châteaux viticoles. On bucheronnait aussi dans les taillis pour les piquets de vigne et le bois chauffage, on braconnait discrètement par la même occasion ! Quant aux femmes, elles allaient ramasser le cresson et le muguet pour améliorer l'ordinaire. *Chaque sou comptait*. C'est pour cela qu'on a rejoint les rangs socialistes, histoire de rêver à des jours meilleurs.

Oui, à l'époque, une foule de petits métiers existait : rien à voir avec aujourd'hui où le travail manuel ne vaut rien. Mon petit-fils m'a raconté que certains gagnent maintenant de l'argent avec des vidéos sur les réseaux sociaux, on les appelle des « influenceurs » ! C'est pas du vent, ça ? Nous, on *produisait* des choses *solides* que l'on vendait dans les environs. Ceux qui avaient de l'or dans les mains étaient reconnus. Le maréchal-ferrant fabriquait et réparait ainsi tous les outils agricoles du bourg. La vie était rude et les patrons n'avaient pas d'état d'âme mais il y avait cette fierté de gagner son pain à la sueur de son front.

Pour le coup, le Covid a eu le mérite de rendre à nouveau visibles les métiers vraiment utiles. Les Français ont subitement pris conscience de ceux qui œuvrent dans l'ombre : les agriculteurs, les couturières, les éboueurs, les caissières, les aides à domicile et j'en passe. Ils ont réalisé aussi que bon nombre d'usines avaient tout simplement été rayées de la carte tandis que de l'autre côté du globe, des esclaves triment pour une misère. Certes, il y a eu des élans de solidarité dans les communes. Hélas, ces sursauts n'étaient que de courte durée : dès que le virus s'éloignait, chacun se repliait dans sa bulle !

Yvonne, ma mère a toujours été intraitable avec moi à propos de l'école : je devais prendre sa suite dans l'ascenseur social en décrochant le certificat d'étude. C'est comme cela que je suis devenue maîtresse d'école. Elle comme moi, on a vite compris que nous ne devons pas dépendre financièrement des hommes. Avec les guerres qui les avaient fauchés ou estropiés, il nous fallait reprendre les rênes du destin. Dans un village, l'instituteur était quelqu'un de respecté : personne n'aurait eu idée de remettre en cause un savoir ou une sanction. L'ère de l'enfant roi a changé la donne par la suite et quand les écoles ont fermé à cause du Covid, les parents ont moins fait les malins au moment de jouer les pédagogues avec leurs rejetons. Ils ont enfin saisi la mesure de notre travail.

Pour sûr, la cohabitation forcée a été rude pour les familles, surtout celles en appartements. Les gosses faisaient leurs devoirs sur un coin de table tandis que les parents s'agaçaient devant leur ordinateur pour suivre péniblement une réunion entre le Nutella du goûter et le biberon du petit dernier qui hurlait. Parfois, le choix du programme télé ou la répartition des tâches ménagères tournaient au pugilat... À dire vrai, tous les prétextes étaient bons pour s'empoigner et distribuer quelques torgnoles. C'est ainsi que voulez-vous, la pandémie a fait voler en éclat les liens de cœur et de sang faute d'espace vital suffisant ! De toutes les façons, on a plutôt tendance désormais à changer de conjoint comme de chemise. Cela rend-il les gens plus heureux ?

J'ai connu Lucien mon mari peu après la Libération à L'Isle St Georges où je débutais en tant qu'institutrice. Il venait pêcher par ici à la saison des aloses et des lamproies. Son frère Léon était un « carpentey » de gabare, - encore un métier disparu ! Du temps de mon grand-

père, les pêcheurs utilisaient un impressionnant filet, - le tresson - qui barrait les trois-quarts de la Garonne avec pas moins de treize hommes pour le déployer ! De nos jours, le « coulac » (alose) et la pibale se font plus rares et les poissons sont truffés de métaux lourds comme les poilus du docteur Bergonié !

Mon époux avait fière l'allure mais il n'était pas commode. Vous savez, en ce temps-là, on se mariait pour le meilleur et pour le pire, alors, le caractère... fallait faire avec. On ne se fréquentait pour ainsi dire pas ; le soir des noces, on découvrait à qui on avait à faire ! Entre les enfants à élever, les corvées ménagères et mes heures passées à l'école, je n'avais pas le temps de chômer ! Nos mères nous avaient prévenues de toute façon : nous devons toujours être avenantes et d'humeur égale face au paterfamilias. Ma solde était versée sur son compte que lui seul administrait ! Trouvez-vous cela normal ? L'avortement n'existait pas non plus. Prenez la tante Marthe par exemple, le notable du coin l'avait engrossée quand elle avait 15 ans, mon grand-père a voulu étouffer l'affaire en envoyant la pauvre à la Solitude où il y avait un orphelinat. Elle y accoucha dans l'opprobre et jamais son fils ne sut qui était sa mère ! Dieu soit loué, les femmes aujourd'hui sont mieux armées !

Covid ou pas Covid, je vais vous dire le fond de ma pensée : actuellement, les gens sont trop crispés sur leurs libertés individuelles, pour un oui ou pour un non, ils se cabrent comme de beaux diables. Peut-être qu'ils se sont trop embourgeoisés en somme, campés sur leur petit confort : maison avec jardin, piscine au liner impeccable, voiture bien lustrée, toutes ces choses que nous n'avions pas jadis. Avec le recul, des avancées collectives il y en a eu ; ce que les hommes font du progrès ensuite, c'est une autre paire de manches.

Nous, voyez-vous, notre idéal était ailleurs : nous rêvions d'éducation *pour tous*, d'une vie décente et d'un avenir meilleur pour nos enfants. On souhaitait aussi leur épargner les guerres. Y parviendrons-nous encore longtemps ? Voilà qu'une peste brune s'est abattue sur l'Europe tuant civils et militaires. Comme par le passé, on n'a rien vu venir car nous avons trop longtemps détourné le regard. L'histoire se répète hélas encore et toujours comme si les hommes étaient amnésiques. Quand je vois cette folie meurtrière, j'avoue être lasse de vivre. À quoi sert l'intelligence si elle conçoit des armes de toutes sortes ? Où est donc passée notre humanité ? Se consacrer au bonheur des peuples, telle devrait être la seule mission du Pouvoir ! On en est loin sans compter que temps se détraque : la cocotte minute s'emballé ! Qu'advient-il alors de mes arrière-petits-enfants ?».